

Méthodes d'enquête dans le roman policier du XIX^e siècle : l'art d'une profession chez trois héros-détectives

Fatima BRAHMI.

Maître de conférences. Université Abou Bekr Belkaid. Tlemcen. Algérie. Faculté des Lettres et des Langues. Département des langues étrangères. Filière de français.

Résumé :

Grâce aux méthodes infaillibles du chevalier Auguste Dupin, Monsieur Lecoq et Sherlock Holmes, la narration policière semble être ouvertement programmée : le lecteur ignore ce qu'il va trouver dans le roman mais il sait déjà qu'on lui annoncera un crime ou qu'il sera confronté à une énigme, dès le début du roman ; il sait également qu'un enquêteur, qu'il connaît déjà la plupart du temps, sera chargé de résoudre le mystère, qu'il sera amené à suspecter, innocenter, interroger, prospecter, juger.... Le lecteur ne doute pas de la réussite de l'enquêteur qui ne peut être qu'infaillible ; il s'attend donc aux révélations finales, à la victoire de la raison sur le mystère.

Mots clés : méthodes – enquête – détective – raisonnement – terrain - infaillibilité.

Edgar Allan Poe avait inventé bien plus que le récit policier, il avait inventé l'enquête policière « scientifique ». Dans la critique littéraire universitaire, on admet facilement que la naissance du récit policier est liée à la science positiviste du XIX^{ème} siècle. Cette science est « une doctrine qui se réclame de la seule connaissance des faits, de l'expérience scientifique » (*Le nouveau Petit Robert de la langue française*, 2007). Lors d'une enquête, l'enquêteur s'empare des méthodes scientifiques pour les besoins de l'intrigue. Dans toute affaire criminelle, il faut des preuves pour arrêter le coupable. L'interprétation des indices nécessite un discours cohérent argumenté et logique, Jacques Dubois souligne : « Dès lors, la quête

se dépasse en interprétation, en un pur travail de l'intellect, en méthodique déchiffrement des signes. Ce qui autorise à reconnaître dans le détective un savant lecteur, un sémiologue, un herméneute» (Dubois, *Le roman policier ou la modernité*, 174).

C'est pourquoi le roman policier est un divertissement scientifique, car, au-delà d'une simple fiction, il intègre à sa structure les procédés fondamentaux de la logique. En ce sens, La lecture devient, à la fois, une école du savoir, du caractère, et un plaisir de l'imagination.

C'est le cas de Poe, Gaboriau et Doyle qui, en utilisant le code herméneutique, préconisent la logique dans leurs compositions littéraires. Leurs héros-détectives qui possèdent le pouvoir de faire surgir le passé, de révéler l'invisible, ont manifestement trouvé un public prêt à recevoir des leçons sur l'enquête policière scientifique ainsi que sur les méthodes d'investigation.

De là, comment Dupin, Lecoq et Holmes mènent-ils leurs enquêtes, et en quoi consiste leur savoir-faire ? Procèdent-ils de la même manière, suivent-ils les mêmes étapes d'investigation ? Si non, ont-ils réussi, chacun d'eux, à pratiquer une méthode qui lui est propre ? Ce sont bien les questions auxquelles nous tâcherons d'apporter des réponses.

I- L'art de la logique et de la déduction

1. Lire dans les pensées

Le prologue du Double Assassinat dans la rue Morgue, au cours duquel un narrateur anonyme fait l'éloge de l'analyse, de l'observation et de l'invention, permet d'introduire naturellement la figure de l'enquêteur C. Auguste Dupin. Avant même que ne soit évoquée l'affaire de la rue Morgue, celui-ci se livre aux dépens du narrateur à un petit exercice d'analyse, pénétrant les pensées secrètes de son compagnon et révélant ainsi au lecteur ses dons exceptionnels. Le narrateur et Dupin marchent en silence lorsque celui-ci déclare à son compagnon :

C'est un bien petit garçon, en vérité ; et il serait mieux à sa place au théâtre des Variétés.

- **Cela ne fait pas l'ombre d'un doute, répliquai-je sans y penser et**

sans remarquer d'abord, tant j'étais absorbé, la singulière façon dont l'interrupteur adaptait sa parole à ma propre rêverie. [...]. (Poe, *Double Assassinat dans la rue Morgue*, 47)

Une minute plus tard, le narrateur réalisant le miracle, supplie Dupin de lui expliquer comment il a deviné qu'il pensait à... « **A Chantilly ? dit-il [Dupin] ; pourquoi vous interrompre ? Vous faisiez en vous-même la remarque que sa petite taille le rendait impropre à la tragédie** » (48).

Le narrateur nous explique comment, par suite de réflexions logiques, Dupin est parvenu à deviner à qui pensait le narrateur tout en lui donnant la suite de sa pensée. F. Lacassin souligne : « **Le joueur de cartes doué de facultés analytiques est comparable au mage oriental qui a le pouvoir de contrôler l'esprit de ses disciples** » (Lacassin, *Mythologie du roman policier (I)*, 38).

De ce fait, Dupin unifie conscient et inconscient, additionnant l'irrationnel au rationnel. Les contenus inconscients deviennent visibles au conscient. A première vue donc, la méthode logique du détective qui consiste essentiellement à épouser la suite de pensées d'un tiers, tient plus du hasard, voire du fantastique que d'un raisonnement logique. Régis Messac se montre justement sceptique devant ce genre d'enchaînement des pensées que pratique Dupin. Il estime la chose inconcevable, car ce personnage raisonne : « **Comme si les pensées ne pouvaient s'associer entre elles que d'une seule façon. En effet, ne peut-on lever les yeux au ciel pour autre chose que pour y chercher la constellation d'Orion ?** » (Messac, *Le « détective novel » et l'influence de la pensée scientifique*, 492)

Dupin insiste pourtant sur le fait que ses analyses et par la suite ses déductions ne relèvent pas de l'irrationnel ou du merveilleux mais que de la logique : « **La faculté d'analyse ne doit pas être confondue avec la simple ingéniosité ; car, pendant que l'analyste est nécessairement ingénieux, il arrive souvent que l'homme ingénieux est absolument incapable d'analyse** » (Poe, *Double Assassinat dans la rue Morgue*, 42).

Même quand Poe nous dit que « toute histoire est un

raisonnement de Dupin », nous savons bien qu'avant tout, c'est un raisonnement de Poe lui-même¹, car il semble toujours se dessiner à travers son personnage. Ainsi, cette capacité de lire les pensées et d'en deviner la suite est une vraie théorie que Poe pratique réellement. En 1841, Poe savait que Charles Dickens était en train de publier un roman, *Barnaby Rudge*, dont une partie était parue en feuilleton. En suivant le développement de sa théorie, Poe parvint à résumer la suite et la conclusion du roman de Dickens et le fit savoir à celui-ci : c'était à peu de chose près ce que l'écrivain anglais avait prévu. Stupéfait, Dickens dit que « cet homme était le diable ».

Ce type de déduction, pratiqué par Dupin, a fidèlement été suivi par son successeur Sherlock Holmes. Comment expliquer alors ce passage, réunissant Holmes et Watson, qui se révèle plus ou moins identique :

[...], je me plongeai dans une profonde méditation. Soudain la voix de mon compagnon s'immisça dans mes réflexions.

**- Vous avez raison. Watson !
C'est une manière tout à fait absurde
de régler un conflit.**

-T

o
u
t
à
f
a
i
t
a
b
s
u

¹ Quand Poe a écrit *Le mystère de Marie Roget*, il s'est inspiré d'une histoire vraie. A travers Dupin, c'est lui qui menait réellement l'enquête à travers ces innombrables articles pour élucider le meurtre de Mary Cecilia Rogers.

r
d
e

!
M
,
e
x
c
l
a
m
a
i
-
j
e
,
t
o
u
t
à
c
o
u
p
c
o
n
s
c
i
e
n
t

q
u
,
i
l
a
v
a
i
t
f
a
i
t
é
c
h
o
à
m
a
p
e
n
s
é
e
l
a
p
l
u
s
p
r
o
f

o
n
d
e

;
j
e
m
e
r
e
d
r
e
s
s
a
i
s
u
r
m
o
n
s
i
è
g
e
e
t
l
e
d
é
v

i
s
a
g
e
a
i
t
o
t
a
l
e
m
e
n
t
é
b
a
h
i
·
u
,
e
s
t
-
c
e
q
u
e
c
e

-Q

l
a
v
e
u
t
d
i
r
e
,
H
o
l
m
e
s
?
M
,
é
c
r
i
a
i
-
j
e
.
V
o
i
l
à
q
u

i
d
é
p
a
s
s
e
m
o
n
i
m
a
g
i
n
a
t
i
o
n
.
(
D
o
y
l
e
,
L
a
b
o
i
t
e

e
n
c
a
r
t
o
n
,
1
0
5
3
)
.

Holmes explique alors complaisamment ses déductions : après que Watson a laissé flotter ses regards autour de la chambre, il a fixé son attention sur le portrait du général Gordon, puis sur celui de Henry Ward Beecher. Evidemment, il s'est remémoré les événements principaux de la carrière de ces deux personnages. Le détective n'avait éprouvé aucune peine à le suivre, d'autant plus que ces événements ont été l'objet d'une discussion avec son compagnon. Gordon et Beecher ayant pris part à des guerres, Holmes a deviné que l'esprit de son compagnon est tourné de ce côté, car Watson tâtait sa vieille blessure et souriait amèrement. Il n'y avait donc point de doute pour le détective que Watson songe à cette manière absurde dont les conflits internationaux sont réglés.

Cela ne laisse pas l'exégète de la littérature policière Régis Messac indifférent, et qui va juger ce dialogue entre Holmes et Watson ainsi :

Est-il besoin de souligner que tout ceci n'est qu'une imitation presque servile du début fameux de *Murder in the Rue Morgue* ? Dans les deux cas, le détective, [...], raisonne comme si les pensées ne pouvaient s'associer entre elles que d'une seule façon.... (Messac, *Le « détective novel » et l'influence de la pensée scientifique*,492)

Messac ne s'arrête pas là, il affirme qu'en comparant Holmes et Dupin, ce dernier était plus ingénieux que son successeur. En enfermant Holmes et Watson dans la même chambre, Doyle a grandement facilité la tâche du détective, car les points d'appui de son raisonnement sont beaucoup moins variés que ceux de Dupin qui se trouvait en promenade en plein air.

De toute manière, jamais on n'assistera de la part de Lecoq à de tels analyses déductives ou à de telles « voltiges », sinon : « **On cesserait de le prendre au sérieux** » (Bonniot, *Emile Gaboriau ou la naissance du roman policier*, 411). Gaboriau a certes voulu que son enquêteur soit un excellent policier, mais non qu'il accomplisse des miracles de divination, car l'auteur a certainement jugé qu'il serait peu possible aux lecteurs de croire son héros.

2. Lire dans les objets

Si la lecture dans les pensées par déductions, que pratiquent Dupin et Holmes, pourrait paraître peu certaine, et semble relever du hasard et de la pure fantaisie. Holmes emporte mieux la stupeur admirative lorsqu'il fait parler un objet inanimé. L'interrogatoire des objets est une passion que le détective renouvelle à chaque fois que l'occasion se présente. En interrogeant un pince-nez, une montre, une paire de pantoufles, une pipe ou un chapeau ; il en tire « non pas un lapin », mais tout un portrait complet- physique et morale – d'un inconnu. Ainsi, sur la simple trouvaille d'un pince-nez en or, il annonce dans les journaux :

On recherche une femme présentant bien, vêtue avec élégance. Elle possède un nez particulièrement épais, des yeux très rapprochés. Elle a le front plissé, un regard scrutateur, et probablement le dos voûté. Certains détails indiquent que par deux fois au moins elle aurait eu recours à un opticien ces mois derniers. Comme ses lunettes sont extrêmement fortes, et que les opticiens ne sont pas tellement nombreux, il ne devrait pas être difficile de la retrouver. (Doyle, *Le pince-nez en or*, 1053.

Ces déductions qui sont, d'après Holmes, « la simplicité même », se fondent sur les observations suivantes : l'objet est délicat : donc porté par une femme. En or massif : il n'irait pas avec une tenue pauvre ou négligée. Ses pinces, trop larges, montrent que

le nez de la dame est épais. Des yeux rapprochés, Holmes n'a pu regarder au centre ou près du centre des verres. Quant aux front, regard et dos, Holmes explique : « [...] **ces verres sont concaves et d'une épaisseur inhabituelle. Une femme qui a eu une vue aussi déficiente toute sa vie doit certainement posséder les caractéristiques physiques qui accompagnent cette vision, lesquelles se lisent sur le front, les paupières et les épaules** » (1013)

Après de telles déductions, il n'ya pas lieu de s'étonner en signalant deux réparations chez l'opticien, l'une plus fraîche que l'autre aux bagues de liège bordant les pincettes.

Holmes a fait également porter une de ses plus magistrales déductions sur un objet appartenant à son compagnon Watson, ce dernier l'a mis au défit de « **faire parler** » une vieille montre qu'il tire de sa poche. Défi tenu. Dans *L'escarboucle bleue*, Holmes se trouve en possession d'un chapeau perdu, et par la seule inspection du couvre chef, pour le plus grand ébahissement de Watson, il arrive à donner une description minutieuse du possesseur :

[...] quelqu'un d'éminemment intellectuel [...] il était plutôt à l'aise ces trois dernières années, bien qu'il traverse actuellement une très mauvaise passe. Il était prévoyant, bien qu'il le soit moins dorénavant, ce qui indique une régression morale qui, associée à son revers de fortune, semble évoquer quelque influence maligne, la boisson probablement, qui agit sur lui. Ceci peut expliquer aussi le fait évident que sa femme a cessé de l'aimer. (Doyle, *L'Escarboucle bleue* 657)

Ce ne sont que deux exemples choisis parmi une vingtaine d'autres, provoquant la stupeur et l'admiration du lecteur. Ainsi, Les indications que Holmes se plaît à tirer de son examen des objets traduisent un œil supérieurement exercé, paraissent plausibles, et n'ont souvent rien d'incroyable, même si elles médusent non seulement les personnages de l'histoire mais également le lecteur. Et même si le raisonnement ingénieux du détective n'est pas à l'abri de la contestation, il importe peu, car le lecteur est complice en présentant une grande disposition à en être convaincu. Il nous semble que le lecteur ne réclame pas, chez Holmes, l'authentique mais ce merveilleux avec lequel le détective de Baker Street formule ses

analyses et déductions. C'est ainsi que le charme de Holmes est créé. Non d'une rigueur scientifique propageant l'ennui, comme c'est souvent le cas avec Dupin. Avec Holmes c'est donc le « détecteur » qui se double d'un sorcier qui peut dresser « **le portrait d'un assassin inconnu, comme s'il en voyait dans une boule en cristal** » (Lacassin, *Mythologie du roman policier (I)*, 72).

Gaboriau lui-même se livrait également à ce petit jeu, mais sans faire preuve de suffisance et à seul fin de tester sa propre perspicacité. Le rédacteur du *Figaro* Alfred d'Aunay rapporte l'avoir vu suivre des passants et se montrer très fier quand il était parvenu à deviner leurs conditions sociales. Mais pourquoi Gaboriau ne l'a pas fait jouer à son enquêteur Lecoq ? La profession de Lecoq en tant que policier officiel peut en être la cause, car n'étant pas dilettante tel que Holmes, le temps lui manquerait pour s'adonner à de telles passions. Sinon il faut avouer que la supériorité de Holmes réside en son savoir d'interpréter des données élémentaires qui échappent aux plus intelligents des hommes ; P. Nordon nous le confirme : « **L'observation par le regard est chez lui [Holmes] un don instinctif, une sorte de seconde nature. Il n'a pas son pareil pour « lire », ou, plus exactement, déchiffrer le sens de l'objet** » (Nordon, *Tout ce que vous avez voulu savoir sur Sherlock Holmes sans jamais l'avoir rencontré*, 61).

II- Des enquêtes entre raisonnement et terrain

1. Le détective sédentaire.

Dupin prend connaissance des faits par ouï-dire, en particulier par les journaux. Il se fait livrer tous les articles relatifs à l'enquête et les étudie, car chacun d'eux constitue l'élément d'un puzzle dont les journalistes n'ont pas conscience. Il élimine les contradictions, assemble ce qui reste et relève les illogismes, pour découvrir enfin là où la police avait fait fausse route. D'où l'explication du mystère.

En effet, ce sont les journaux qui lui ont révélé les détails des meurtres de la rue Morgue ainsi que les déclarations des témoins. Il en ressort une accumulation de constatations étranges à dérouter tout enquêteur officiel. L'affaire constitue un mystère apparemment inexplicable. Comment expliquer l'assassinat d'une femme et sa fille, dans un appartement dont les portes et les fenêtres sont fermées ? Sur

les lieux du crime, constatant qu'il n'existe aucune issue secrète, que la cheminée trop étroite ne peut servir de passage, Dupin arrive à la conclusion que le ou les assassins sont passés par la fenêtre de la chambre de derrière même si celle-ci a été trouvée hermétiquement close : « Maintenant amenés comme nous le sommes à cette conclusion par des déductions irréfragables, nous n'avons pas le droit, en tant que raisonneurs, la rejeter en raison de son apparente impossibilité. Il ne nous reste donc qu'à démontrer que cette impossibilité apparente n'existe pas en réalité » (Poe, *Double Assassinat dans la rue Morgue*,74).

La solution en accord avec les faits est à la fois imprévue, incroyable et simple. En remarquant la férocité du double meurtre, la force surhumaine du meurtrier, les étranges poils roussâtres retrouvés dans la main d'une des victimes, le langage incompréhensible entendu par les voisins, Dupin n'avait pas besoin d'en savoir plus pour acquérir une certitude : l'assassin est un énorme orang-outan. Si le détective s'est déplacé sur les lieux du crime, c'est seulement pour en avoir la confirmation et non pour examiner le sol à quatre pattes comme le font monsieur Lecoq et Sherlock Holmes.

Dans *Le Mystère de Marie Roget*, Dupin a fait mieux encore puisqu'il a prouvé l'excellence de sa méthode. Loin du théâtre du crime, a, par la seule lecture des journaux, réussi à donner une solution à l'énigme qui, par la suite, s'est révélée correcte. Pour Dupin, l'enquête policière n'est donc qu'un « jeu cérébral d'observation et de déductions » car l'aspect matériel de l'enquête l'indiffère.

On n'aurait pas pu concevoir une enquête à distance basée sur la lecture des journaux telle que Dupin l'entreprend avant le milieu du XIXe siècle. Il semble que la relation entre l'enquête policière pratiquée par Auguste Dupin et le journal est imparable. Comme on a certifié que l'ascension du récit policier est liée à celle de la science, on peut également attester que la création du récit policier était impensable avant que le reportage sur les crimes ne devienne l'une des principales activités du journalisme populaire.

Gaston Leroux l'exprime clairement, dans son roman policier intitulé *Le mystère de la chambre jaune*, dans lequel – et c'est pour l'une des premières fois dans la tradition française - le reporter joue le rôle du détective dans une affaire criminelle: « **On ne saurait**

s'étonner de trouver chez la même personne [la double qualité de détective et de reporter], attendu que la presse quotidienne commençait déjà à se transformer et à devenir ce qu'elle est à peu près aujourd'hui: la gazette du crime » (Leroux, *Le mystère de la chambre jaune*, 14).

C'est à travers *Le mystère de Marie Roget* que Poe soulève le problème du rapport entre les reportages journalistiques sur le crime en question et la réalité de l'événement qu'ils décrivent. Poe montre comment ces reportages se contredisent, il fait constater au lecteur la possibilité même qu'un article de journal puisse faire ressortir le fond et le noyau de l'événement.

Cependant, R. Bonniot trouve que les déductions de Dupin sont quand même « **un peu trop géniales** », et qu'elles ne doivent pas nous faire illusion. Il pense aussi que les « **éblouissants raisonnements** » du détective, utilisés dans les affaires réelles, conduiraient à de graves erreurs, car ils comportent toujours une part d'incertitude. C'est le cas chez d'autres critiques qui pensent que la chaîne des déductions qui amènent le détective à la découverte du coupable semble solide, mais elle ne résiste pas à un examen sérieux ; que la méthode de Dupin se fonde moins sur la déduction elle-même que sur la passion de la déduction, moins sur la logique que sur la croyance à sa valeur absolue.

Dans les courts récits ou « contes de ratiocination » de Poe, l'enquêteur amateur décide de se fier à ses yeux et à ses capacités déductives. Dupin ne se caractérise pas par son engagement dans l'action mais par l'exhibition de ses facultés intellectuelles et la démonstration de son génie analytique. Le détective n'aime d'ailleurs sortir que la nuit ; période peu propice aux formalités de l'enquête (examen du terrain, interrogatoires...). D'où un contact quasi absent avec les aspects matériels du crime. C'est la raison pour laquelle on l'a appelé le « détective en fauteuil », ou le « détective en pantoufles » qui n'enfile ses chaussures que pour vérifier ses hypothèses ou chercher le maillon manquant à sa chaîne de raisonnement.

Nous avons affaire à un personnage bien curieux. Par toutes ses facultés, le chevalier Dupin est un homme doué d'une grande intelligence. Il résout les meurtres par déduction logique, il contourne les pièges et fascine ainsi le lecteur par ses capacités intellectuelles. Il apparaît comme un véritable génie aux yeux de tous. Par la seule puissance de ses déductions, le héros-détective de Poe arrive à la bonne

solution. Il est le premier enquêteur à user de la force du raisonnement et de la logique infaillible de ses déductions. L'enquêteur vit des aventures intellectuelles : ce sont les aventures d'un esprit. Et en pratiquant son art d'investigation, le détective en tire un plaisir délirant :

De même que l'homme fort se réjouit dans son aptitude physique, se complait dans les exercices qui provoquent les muscles à l'action, de même l'analyste prend sa gloire dans cette activité spirituelle dont la fonction est de débrouiller. Il tire du plaisir même des plus triviales occasions qui mettent ses talents en jeu » (Poe, *Double Assassinat dans la rue Morgue*, 38).

La lecture que fait Baudelaire du *Double Assassinat* met l'accent sur la méthode et les dons impressionnants d'auguste Dupin :

Par une concentration extrême de sa pensée, et par l'analyse successive de tous les phénomènes de son entendement, il est parvenu à surprendre la loi de la génération des idées. Entre une parole et une autre, entre deux idées tout à fait étrangères en apparence, il peut établir toute la série intermédiaire, et combler aux yeux éblouis la lacune des idées non exprimées et presque inconscientes. (Cité dans *Petits classiques*, 162).

2. Le détective de terrain

Il allait, venait, tournait, s'écartait, revenait encore, courant ou s'arrêtant sans raison apparente ; il palpait, il scrutait, il interrogeait tout : le terrain, les bois, les pierres et jusqu'aux plus menus objets ; tantôt debout, le plus souvent à genoux, quelquefois à plat ventre, le visage si près de terre que son haleine devait faire fondre la neige.

Il avait tiré un mètre de sa poche, et il s'en servait avec une prestesse d'arpenteur, il mesurait, mesurait, mesurait....

Et tous ces mouvements, il les accompagnait de gestes bizarres comme ceux d'un fou, les entrecoupant de jurons ou de petits rires, d'exclamations de dépit ou de plaisir.

Enfin, [...] s'essuya les mains à son mouchoir et dit :

– Maintenant, je sais tout. (Gaboriau, *Monsieur Lecoq*, 30).

Tous les sens de Monsieur Lecoq sont en éveil lorsqu'il est sur la piste d'un gibier criminel : l'ouïe, la vue, l'odorat. Lecoq se métamorphose en limier, dont les narines se dilatent lorsqu'il est sur la trace d'un fauve. Le détective déclare, dans *Le crime d'Orcival*: « **L'enquête d'un crime n'est autre chose que la solution d'un**

problème », Mais il convient d'ajouter que cette solution est recherchée avec passion par Monsieur Lecoq, acharné à démasquer et mettre hors d'état de nuire les pires malfaiteurs. Chasse difficile et dangereuse, car les fauves qu'il traque sont rusés et capable d'une défense vigoureuse. Mais le policier de Gaboriau ne manque pas de courage et dispose de tout un arsenal.

C'est surtout dans la recherche et l'exploitation des indices et des traces que se révèle le policier de grande classe. Or l'idée est que ces traces doivent être déchiffrées ou lues comme un livre. Lecoq, à genoux, étudie les empreintes avec l'attention d'un chiromancien s'efforçant de lire l'avenir dans la main d'un riche client :

Ce terrain vague, couvert de neige, est comme une immense page blanche où les gens que nous recherchons ont écrit, non-seulement leurs mouvements et leurs démarches, mais encore leurs secrètes pensées, les espérances et les angoisses qui les agitaient. Que vous disent-elles, papa, ces empreintes fugitives ? Rien. Pour moi, elles vivent comme ceux qui les ont laissées, elles palpitent, elles parlent, elles accusent !... (Gaboriau, *Monsieur Lecoq*, 30).

Et une fois en possession du plus grand nombre d'indices possibles, il élabore l'hypothèse où il pourra avec vraisemblance les enchâsser. Parmi les nombreux renseignements tirés par Lecoq de l'examen des lieux, contentons-nous de citer ceux qui concernent le complice du meurtrier : « **C'est un homme d'un certain âge, de haute taille, – il a au moins un mètre quatre-vingts, – coiffé d'une casquette molle, vêtu d'un paletot marron de drap moutonneux, marié très probablement, car il porte une alliance au petit doigt de la main droite....** » (30).

Le jeune policier ne raille pas et n'a rien dit dont il ne soit matériellement sûr, rien qui ne soit la stricte et indiscutable vérité. Il continue devant le scepticisme de son collègue :

En somme, qu'ai-je fait de si fort ? Je vous ai dit que l'homme avait un certain âge ... ce n'était pas difficile après avoir examiné son pas lourd et traînant. Je vous ai fixé sa taille, la belle malice !... Quand je me suis aperçu qu'il s'était accoudé sur le bloc de pierre qui est là, à gauche, j'ai mesuré le susdit bloc. Il a un mètre soixante-sept, donc l'homme qui a pu y appuyer son coude a au moins un mètre quatre-vingts. L'empreinte de sa main m'a prouvé que je ne me trompais pas. En voyant qu'on avait enlevé la neige

qui recouvrait le madrier, je me suis demandé avec quoi ; j'ai songé que ce pouvait être avec une casquette, et une marque laissée par la visière m'a prouvé que je ne me trompais pas.

Enfin, si j'ai su de quelle couleur est son paletot, et de quelle étoffe, c'est que lorsqu'il a essuyé le bois humide, des éclats de bois ont retenu ces petits flocons de laine marron que j'ai retrouvés et qui figureront aux pièces de conviction...(34).

Il en est de même dans *Le crime d'Orcival*, nous regardons Lecoq traverser la pelouse à quatre pattes, interroger les moindres brins d'herbe et observer minutieusement la direction des petites tiges brisées. Et un peu plus tard, il conclut : « **En examinant le gazon, [...], j'ai relevé les sillons parallèles des pieds, mais l'herbe était foulée sur un espace assez large. Pourquoi ? C'est que ce n'est pas le cadavre d'un homme qui a été traîné à travers la pelouse, mais bien celui d'une femme tout habillée et dont les jupons étaient assez lourds [...]** » (Gaboriau, *Le crime d'Orcival*, 113).

Lecoq est l'élève du père Tabaret qui lui a appris beaucoup en développant devant lui les conclusions tirées de l'étude des lieux des crimes, l'examen des cadavres et les vêtements de la victime. Lecoq a su mettre à profit les leçons de son maître, et est devenu le logicien par excellence comme nous pouvons nous en rendre compte en admirant comment il s'y prend pour faire parler un lit, qu'on a feint d'avoir utilisé pour dérouter les policiers chargés d'enquêter sur le crime d'Orcival :

On a ouvert ce lit, c'est vrai, on s'est peut-être roulé dessus, on a chiffonné les oreillers, froissé les couvertures, fripé les draps, mais on n'a pu lui donner pour un œil exercé l'apparence d'un lit dans lequel deux personnes ont dormi. Défaire un lit est aussi difficile, plus difficile peut-être que de le refaire. Pour le refaire, il n'est pas indispensable de retirer draps et couvertures et de retourner les matelas. Pour le défaire, il faut absolument se coucher dedans et y avoir chaud. Un lit est un de ces témoins terribles qui ne trompent jamais et contre lesquels on ne peut s'inscrire en faux. On ne s'est pas couché dans celui-ci... (84).

Si claire était la démonstration de M. Lecoq, si palpables étaient ses preuves qu'il n'y avait pas à douter. Il continue :

Ces oreillers sont très froissés tous deux, n'est-ce pas ? Mais voyez en dessous le traversin, il est intact, vous n'y retrouvez aucun de ces plis que laissent le poids de la tête et le mouvement des bras

Ce n'est pas tout : regardez le lit à partir du milieu jusqu'à l'extrémité. Comme les couvertures ont été bordées avec soin, les deux draps se touchent bien partout. Glissez la main comme moi – et il glissait un de ses bras – et vous sentirez une résistance qui n'existerait pas si des jambes s'étaient allongées à cet endroit. Or, M. de Trémourel était de taille à occuper le lit dans toute sa longueur. (84-85)

Parmi les types des détectives, dans le roman policier, qui plus que tous autres se rapproche du détective scientifique, se trouve incontestablement, le type créé par Gaboriau : Monsieur Lecoq. C'est même ce type qui revient dans les créations romanesques plus modernes. Un type que Gaboriau avait su constituer soit à l'aide de son imagination et de son esprit d'observation et de logique, soit en se documentant et analysant les types de personnages existants - entre autres Vidocq et Dupin - et en prenant la décision, par la suite, de mettre en scène un personnage différent. Avec Lecoq, le personnage du policier professionnel entre dans la littérature. Il nous fait découvrir les mœurs policières sous leur jour exact.

A la différence de Dupin, Lecoq ne se confine pas dans l'abstraction. Dupin est un raisonneur infaillible qui ne s'abaisse pas aux détails, si ce n'est pour la satisfaction morbide de constater que, sans être sorti de son appartement, il est arrivé à la solution exacte. Seul le problème en soi l'intéresse. ; Lecoq n'est pas un pur et un infaillibles raisonneur, il tâtonne, il se trompe, il observe minutieusement avant de se risquer à des hypothèses : c'est un homme, et non un syllogisme personnifié. La comparaison d'Edmond Locard paraît à ce sujet tout à fait pertinente : « **Pour ce qui est de l'enquête criminelle, l'Américain incarne le génie et le Français le talent. Le policier de Poe est tout intuition ; celui de Gaboriau est tout expérience, sagesse et pratique du métier** » (Cité par Denis Fernandez Récatale, dans *Le polar*, 86).

En somme, si Lecoq est inférieur à Dupin sur le terrain de la logique pure, il pourra, grâce à ses investigations sur les lieux des crimes, compléter la méthode de son prédécesseur. Ainsi, si ce dernier fait souvent l'effet d'un détective en chambre. Lecoq, lui, a toute la volonté de payer de sa personne, et de s'agenouiller dans la boue, la neige ou la poussière.

3. Le maître détective

En qualifiant Holmes de « **machine à observer et à raisonner la plus parfaite de la planète** ». Watson nous révèle, les deux points forts de sa méthodologie : l'observation et le raisonnement. C'est pourquoi Holmes, en ne bougeant guère de son fauteuil – ce qui nous rappelle Dupin-, emporte mieux l'admiration du narrateur et du lecteur. Holmes affirme par exemple que si l'observateur étudie bien un fait « [...] **dans une série d'incidents, [il] devrait être capable de déterminer précisément tous les autres, ceux qui précèdent comme ceux qui en découlent** » (Doyle, *Les cinq pépins d'orange*, 589). En insistant également sur l'importance du raisonnement, dans la résolution des problèmes, le détective ajoute : « **Nous n'avons pas encore saisi les résultats auxquels notre seule raison peut parvenir**» (589).

Si le raisonnement de Dupin est déductif, celui de Holmes est souvent inductif, car le premier raisonne d'abord et vérifie ensuite, mais le deuxième remonte les faits à leur cause. Cependant, les deux détectives se ressemblent comme deux grands lecteurs de journaux. Pour Holmes, la lecture des journaux est primordiale, afin d'observer les faits rapportés et les triés par la suite : « **Ayant rassemblé les faits, je les considérai en fumant plusieurs pipes, essayant de distinguer ceux qui étaient cruciaux de ceux qui n'étaient que purement anecdotiques** » (Doyle, *L'estropié*, 101).

Holmes peut également observer les faits exposés par un client, raisonner et trouver la solution. Dans *Le pont du Thor*, *Le soldat blafard*, *Le marchand de couleurs retraité*, Holmes a trouvé la solution sans quitter son salon. S'il a effectué un déplacement sur le terrain, c'était juste pour une vérification superflue, ou c'était « **autant pour faire prendre l'air à Watson et au lecteur que pour céder au plaisir d'étonner en disant après une brève inspection : « j'ai tout résolu. »**» (Lacassin, *Mythologie du roman policier (I)*, 98). L'appellation « détective en fauteuil » correspond, dans ces cas-là, à Holmes tout comme son homologue Dupin.

Cependant Holmes n'est pas seulement observateur et raisonneur, il est aussi un expérimentateur, un homme de terrain tout comme Lecoq. Holmes a amplifié cette science de l'observation sur le terrain dont Lecoq avait montré l'importance. Et c'est la venue du détective britannique sur le terrain qui a rendu sa maîtrise encore plus éclatante. Dans une de ses premières aventures, Sherlock Holmes reconstitue tout ce qui s'est passé la nuit du vol au moyen des

traces laissées dans la neige par les divers acteurs du drame, force est de songer au début de *Monsieur Lecoq*, où Lecoq accomplit des prouesses analogues : « **une fois sur le chemin qui mène à l'écurie, j'y découvris une histoire très longue et très complexe écrite devant moi sur la neige**» (Doyle, *Le diadème de bértyls*, 869). Un autre exemple qui montre sa parfaite exploitation du terrain, méthode incontestablement héritée de Lecoq :

Tout en parlant, il sortit brusquement un mètre en ruban et une loupe de sa poche. Muni de ces deux instruments, il s'affaira silencieusement tout autour de la pièce, s'arrêtant quelquefois, s'agenouillant parfois, et allant une fois même jusqu'à s'allonger face contre terre. [...], il n'arrêta pas de parler dans sa barbe, dans un flot continu d'exclamations, de grognements, de sifflements, et de petits cris d'encouragement et d'espoir (Doyle, *Une étude en rouge*, 47).

Force donc est de constater qu'à la rigoureuse logique de Dupin, Holmes ajoute l'observation attentive et l'interprétation des indices de Lecoq, mais en la poussant plus loin encore, et en l'enrichissant de nombreuses ressources fournies par la science moderne : chimie, géologie, botanique, anatomie, etc.

En somme, Les méthodes des trois détectives sont plus ou moins différentes les unes des autres pour diverses raisons. D'abord, ils ne naissent pas en même temps (il y a pratiquement une génération d'écart entre chacun d'eux). Compte tenu donc des progrès accomplis par les sciences au cours des années qui séparent chacun des trois détectives, il serait absurde de reprocher à Dupin ne pas avoir recours à des techniques qui n'existaient pas encore, mais que connaît Lecoq, comme on ne peut reprocher à ce dernier de ne pas user du téléphone inexistant à son époque et que possède Holmes. Ensuite, M. Lecoq et Sherlock Holmes ont une longue vie littéraire : Cinq romans pour Lecoq, quatre romans et cinquante-six nouvelles pour Holmes, alors que Dupin n'existe que dans trois nouvelles ; ce qui a permis à Lecoq, et encore plus à Holmes de varier leurs méthodes et techniques selon le nombre d'enquêtes prises en charge. Enfin, les différences dans leurs méthodes d'investigation tiennent à la dissemblance des caractères des trois hommes, de leurs statuts ou leurs situations professionnelles et même à la nature des affaires qu'ils ont à traiter.

Dupin n'est pas un homme de terrain, le détective selon Poe n'est

pas homme d'action. Dupin « fait de la police comme d'autres font du calcul intégral et avec l'infaillibilité du génie », pour lui, tout est connaissable et explicable rationnellement. Ce détective se caractérise par une intelligence déductive étonnante et un pouvoir de raisonnement abstrait où rien n'est laissé au hasard ; sur ce point là, le détective de Poe est inimitable. Cependant Dupin est, en dépit de quelques touches de bizarrerie, très pauvre en humanité, une vraie machine à raisonner ; il ne se trompe jamais, et ne peut imaginer qu'il puisse se tromper, il va droit au but avec la précision et l'implacabilité d'un mécanisme bien réglé produisant des équations algébriques que le lecteur n'aura pas forcément envie de déchiffrer. Le célèbre criminaliste et directeur du laboratoire de police technique de Lyon de 1910 à 1950, Le Dr. Locard regrette que la méthode d'Auguste Dupin soit si peu à la portée des gendarmes, il affirme que la visite des lieux et le recueil des indices permettraient à un policier d'intelligence moyenne d'arriver aux mêmes conclusions que lui.

Le détective de Gaboriau a un avantage sur celui de Poe, Lecoq a su vivifier ce qui chez Dupin était demeuré abstrait. Il emploie des méthodes qui ne s'écartent pas de ce qu'on voit dans la police réelle, il est doué d'une surprenante perspicacité ainsi que d'un réel sens pratique. Il lui arrive de commettre des erreurs, ce qui le rend plus humain par opposition à Dupin. Lecoq est « **décourageant par sa supériorité** », on ne peut l'imiter. On peut apprécier chez Lecoq, également, son ingéniosité à distinguer et interpréter les indices, ses admirables analyses de traces, ses qualités de raisonnement « **qui pourraient servir de modèle à tout policier, dont pas un sur mille, cinquante ans après, ne saurait faire aussi bien malgré les progrès considérables des connaissances techniques** » (Berlière. « **Police réelle et police fictive** », 73-90).

La résolution des enquêtes de Lecoq passe principalement par des déductions logiques et des interrogatoires sur le terrain. Son travail nécessite donc un mélange de "flair", de déduction, mais surtout de patientes investigations, des recherches, des vérifications méthodiques. Il est aidé par ses collègues, il s'éclipse de temps à autre, son enquête ne s'accapare pas la place du roman comme le fait celle de Dupin.

Empruntant à Poe le personnage du détective intelligent, cultivé raisonneur et analytique. Lui empruntant également, quelques traits de caractère (aptitude à résoudre le problème sans bouger) ; Doyle a mis

un Holmes, qui « connaît mieux son métier que Dupin ». En s'inspirant en même temps de la méthode pratique du policier de Gaboriau le créateur britannique a doté son détective d'une meilleure instruction des techniques scientifiques. le mérite de Doyle est d'avoir réuni toute sorte d'éléments épars, pour mettre en scène un « détective de génie ». En effet, en termes de méthodes d'investigation, nous ne relevons rien chez Holmes qui n'ait existé avant lui, mais la synthèse est intelligemment opérée, elle est réussie, assurant au détective britannique une célébrité et une popularité universelles. Holmes est le type de détective spécialement adapté à son art. Il a surclassé ses prédécesseurs par l'audace, l'aisance et la rapidité de sa réaction : **« Tout est à imiter chez Holmes : sa spécialisation, sa compétence technique, mais là où il reste le maître, c'est dans le choix heureux de l'hypothèse, dans l'intuition, dans la force logique »** (Lacassin, *Mythologie du roman policier* (I), 115).

Conclusion

De ce long parallèle entre les méthodes et procédés d'enquête de Dupin, Lecoq et Holmes ; nous synthétisons les éléments recueillis dans notre analyse afin de comprendre ce qui assemble ou désunis les trois enquêteurs.

Nous rencontrons, tout d'abord, le détective qui se sert principalement de ses facultés mentales pour résoudre les énigmes ; le cas de Dupin, créé par Edgar Allan Poe. Un esprit fort qui règne sur l'univers du roman à énigmes et pour qui chaque mystère n'est qu'un problème mathématique qui doit être remis dans le bon ordre. Le type Dupin ne participe que très rarement à l'action, préfère garder une certaine distance face aux événements. C'est d'ailleurs cet éloignement qui lui permet d'analyser plus clairement les indices laissés par le malfaiteur et de découvrir, grâce à diverses opérations mentales, la clé du mystère. Dupin se révèle donc un rationaliste qui a une confiance exclusive dans la raison, cela coïncide avec une époque – moitié du XIX^s – où l'on entend manifester la toute-puissance de l'intelligence humaine sur les déterminations de la nature et du hasard. Dans ce sens, Dupin ne s'intéresse pas aux choses, ni aux individus, mais seulement aux rapports logiques qui les unissent. Ce rapport abstrait est donc sa seule base.

Nous retrouvons ensuite le type de policier habile qui met à profit sa vivacité d'esprit et d'action à la fois. Lecoq, homme de terrain, est cet infatigable suiveur de pistes et traqueur de gibier ; sur le terrain il se transforme en limier voire en animal dont la vue, l'ouïe et l'odorat sont en éveil. Les enquêtes de Lecoq sont placées sous le signe du dynamisme et du mouvement, et sa méthode est fondée sur l'examen des indices et la déduction par la suite. C'est ce policier plein d'énergie qui nous affirme : « **Notez bien ceci : un homme d'intelligence moyenne qui concentre toutes ses pensées, toutes les impulsions de sa volonté vers un seul but, arrive presque toujours à ce but** » (Gaboriau, *Le Dossier 113*, 530). Or, Monsieur Lecoq est loin d'être un homme d'intelligence moyenne. A l'exception de Dupin, aucun des policiers que l'on a mis en scène avant lui ne possède son intelligence pénétrante, sa lucidité ni même sa culture.

Par conséquent, deux écoles vont se définir: L'école anglo-saxonne d'Edgar Poe qui s'attache à la figure du détective amateur purement raisonneur. L'école française de Gaboriau qui utilise des méthodes pratiques et scientifiques et crée la figure du policier professionnel de terrain.

Enfin, nous distinguons le détective fils du rationalisme et du scientisme en cette fin de siècle qui se transforme, selon les cas, d'un enquêteur à matière grise tel que Dupin en véritable homme de terrain tel que Lecoq. Holmes insiste sur la nécessité d'une observation minutieuse préalable au raisonnement (sur ce point là, il se démarque de Dupin). Or, c'est surtout par cette minutie dans l'observation que Holmes ressemble au policier de Gaboriau.

Le déplacement sur le terrain et l'examen de la scène de crime caractérisent également de nombreuses enquêtes du détective. En tout cas, Holmes se veut un chercheur scientifique et son créateur le confirme: « **J'ai essayé de créer un détective scientifique**». (Cité par Meyer-Bolzinger, *Une méthode clinique dans l'enquête policière: Holmes, Poirot, Maigret*, 16).

En créant son héros, Doyle a réussi à faire la synthèse des deux détectives : Dupin et Lecoq. Une synthèse qui a participé en partie à la popularité mondiale et durable de Holmes, qui devient, pour toujours, synonyme de détective de génie.

Les trois enquêteurs se différencient également dans la mesure où, Dupin et Holmes agissent sur mandat individuel, ils procèdent en dehors des circuits officiels, entretenant en général des rapports ambigus et tendus avec les policiers officiels, qui font généralement figure de burlesque et de grotesque et à qui les deux détectives tiennent à prouver leur supériorité. Par contre, Lecoq est un fonctionnaire officiel de police, mais il reste quand même un policier spécial, en concurrence avec ses peu chers collègues qui n'apprécient guère ses méthodes.

Sur un autre plan, si Edgar Allan Poe, Emile Gaboriau et Conan Doyle se sont inspirés sans doute fortement de la réalité policière quotidienne ou mythifiée ; en retour, et à travers leurs enquêteurs, ils ont puissamment contribué à modifier non seulement l'image de l'enquête policière dans l'opinion, mais celle des enquêteurs eux-mêmes. L'illusion d'une police infaillible, doit beaucoup aux enquêtes et énigmes criminelles résolues avec le brio qu'on leur connaît par le chevalier Dupin, Monsieur Lecoq et Sherlock Holmes. Ces héros-détectives ont excité l'imaginaire et suscité l'admiration de leurs contemporains, grâce à eux les policiers et détectives réels ont joui d'un prestige indescriptible. Ces derniers ont voulu ressembler d'une manière ou d'une autre à ces détectives fictifs. Roger Borniche, un ancien policier français, en préfaçant *Emile Gaboriau ou la naissance du roman policier* affirme : « **Un siècle après lui [Gaboriau], je ne puis qu'admirer, avec son esprit d'observation et la justesse de ses déductions, la vérité de ses « gens de police », fonctionnaires ou détectives privés [...]** » ((Bonniot, *Emile Gaboriau ou la naissance du roman policier*, Préface).

Or, ce qui assemble les trois enquêteurs, c'est leur qualité d'être rassurants, leur ténacité, leur courage et leur « bonne étoile », ils paraissent infaillibles et ne permettent pas de douter de leur réussite. Boileau -Narcejac soulignent:

Le détective ne peut pas ne pas être infaillible. Il est infaillible, non pas parce qu'il est un surhomme, mais parce que son rôle est de « démonter » un imbroglio qui a été « monté » pour lui. S'il se trompait, il ne fournirait pas la preuve que le mystère le dépasse, mais tout simplement que l'histoire est

mauvaise, et, dans ce cas, le romancier renoncerait à écrire celle-ci. Du moment que l'histoire existe, le policier est infaillible. (Boileau-Narcejac, *Le roman policier*, 28)

Passant pour brillants et infaillibles, aucun mensonge ni méfait quelconque n'est censé échapper aux trois détectives. Tout se passe comme s'ils jouissaient d'une clairvoyance sans limites, leur permettant de bien désigner la vérité. Cette assurance et cette autorité affichées par les détectives semble hypnotiser, d'une certaine manière, le lecteur qui demeure généralement ébloui par ceux qu'il considère comme des êtres hors du commun et qui a tendance à oublier que ces derniers sont des êtres en papier.

Bibliographie

- Berlière, J-M. 1993. « Police réelle et police fictive ». In: *Romantisme*, 1993, n°79.
- Boileau-Narcejac. 1994. *Le roman policier*. Paris. Quadrige/PUF.
- Bonniot, R. 1985. *Emile Gaboriau ou la naissance du roman policier*. Paris. J. Vrin.
- Doyle, A.C. 2005. *Les Aventures de Sherlock Holmes Volume1*. Paris. Omnibus.
- Doyle, A.C. 2006. *Les Aventures de Sherlock Holmes Volume2*. Paris. Omnibus.
- Doyle, A.C. 2007. *Les Aventures de Sherlock Holmes Volume3*. Paris. Omnibus.
- Gaboriau, E. 2003. *Le Dossier 113*. URL: http://www.ebooksgratuits.com/pdf/gaboriau_dossier_113.pdf
- Gaboriau, E. 2003. *Monsieur Lecoq*. URL : http://www.ebooksgratuits.com/pdf/gaboriau_monsieur_lecoq.pdf
- Gaboriau, E. 2005. *Le Crime d'Orcival*. Paris. ed. Masque,
- Lacassin, F. 1974. *Mythologie du roman policier*. T1. Paris. UGE.
- Leroux, G. 1961. *Le mystère de la chambre jaune*. Paris. Robert Laffont.
- Messac, R. 2001. *LE « DETECTIVE NOVEL » ET L'INFLUENCE DE LA PENSÉE SCIENTIFIQUE*. Paris. Encrage, collection « Travaux ».
- Nordon, P. 1994. *Tout ce que vous avez voulu savoir sur Sherlock Holmes sans jamais l'avoir rencontré*. Paris. Librairie Générale Française, coll. Le Livre de Poche Biblio essais.
- Poe, E.A. 1999. *Double Assassinat dans la rue Morgue*. Paris. Petits classiques. Larousse

